

sonnerais Louis et que je le ferais reconduire à l'instant même hors du château.

— Vous ne me fâchez pas, monsieur Fairlie ; pour votre nièce et en mémoire de son père, je ne vous laisserai pas m'irriter. Mais, avant que je sorte d'ici, vous aurez assumé toute la responsabilité de cette déshonorante concession !

— Non ! non, ne vous fâchez pas ! — n'insistez pas, dit M. Fairlie. Songez donc, Gilmore combien votre temps est précieux. Si je le pouvais, je discuterais avec vous ; mais cela est impossible, — je n'ai pas de quoi suffire à une dispute. Vous voulez me bouleverser, vous bouleverser vous-même, bouleverser Glyde, bouleverser Laura ; et tout cela, — mon Dieu ! tout cela pour la chose du monde qui a le moins de chance d'arriver jamais... Non, cher ami ; dans les intérêts sacrés de la paix et du calme, non, positivement non.

— Si je comprends bien, alors, vous vous en tenez à la détermination exprimée dans votre lettre ?

— Oui, si vous permettez. Charmée que nous ayons finis par nous entendre. Remettez-vous ; asseyez-vous là !

Je me dirigeai immédiatement vers la porte, et M. Fairlie, avec une résignation parfaite, fit sonner son timbre : — avant de quitter la chambre, je me retournai, l'interpellant pour la dernière fois.

— Quoi qu'il puisse arriver à l'avenir, monsieur, lui dis-je, rappelez-vous qu'en vous avertissant, j'ai rempli mon devoir envers vous et les vôtres. Comme l'ami fidèle et l'agent dévoué de votre famille, je vous dis, en vous quittant, que jamais une fille à moi n'épouserait un homme, ici-bas, avec un contrat comme celui que vous me forcez de dresser pour miss Fairlie.

La porte s'ouvrit devant moi, et le valet de chambre parut sur le seuil.

— Louis, dit M. Fairlie, reconduisez M. Gilmore, et revenez tenir mes eaux fortes !... Faites-vous servir un bon lunch, là-bas ; — allez Gilmore ? faites-vous donner un bon lunch, par ces paresseux imbéciles que j'ai pour valets !

J'étais trop révolté pour répondre : je tournai sur mes talons, et le plantai là sans ajouter un mot. Il y avait, à deux heures de l'après-midi, un train montant ; et, par ce train-là, je revins à Londres.

Le lundi, j'envoyai le contrat modifié en vertu duquel se trouvaient déshéritées les personnes que miss Fairlie m'avait déclaré, elle-même, vouloir avantager de préférence à qui que ce fût. Je n'avais pas le choix. Si j'avais refusé la rédaction de cet acte, un autre avocat s'en serait chargé.

Ma tâche est remplie. Mon rôle personnel dans les événements de cette chronique de famille ne s'étend pas plus loin que l'endroit où me voici parvenu. D'autres plumes que la mienne raconteront les circonstances étranges qui allaient bientôt survenir. C'est sous le coup d'une impression grave et pénible que j'achève ce bref exposé. C'est sous le coup de cette impression, que je répète ici mes dernières paroles prononcées à Limmeridge-House : — "Jamais une fille à moi, n'aurait épousé un homme, ici-bas, avec un contrat pareil à celui qu'on me forçait à rédiger pour Laura Fairlie."

FIN DU RÉCIT DE M. GILMORE.

Extraits du Journal de Maria Halcombe, formant la suite du récit.

I

Limmeridge-House, 3 novembre.

M. Gilmore nous a quittés ce matin. Son entrevue avec Laura lui avait évidemment causé plus de surprise et de

chagrin qu'il n'en voulait avouer. Sa physionomie et la manière dont il prit congé de nous me fit craindre que, sans le vouloir, elle lui eût révélé le secret "réel" de son abattement et de mon inquiétude. Cette anxiété prit tellement sur moi, lorsqu'il fut parti que je refusai de sortir à cheval avec sir Percival Glyde, et qu'au lieu de cela, je montai immédiatement dans la chambre de Laura.

Dans ces difficiles et tristes circonstances, j'ai dû concevoir de moi une méfiance mêlée de regrets, en découvrant à quel point j'avais méconnu la force de ce malheureux attachement conçu par ma sœur. J'aurais dû savoir que la délicatesse, la généreuse patience, les hauts sentiments d'honneur qui m'attiraient moi-même vers le pauvre Hartright et qui m'avaient amené à l'admirer, à le respecter du fond du cœur, étaient justement les qualités qui devaient avoir l'empire le plus irrésistible sur la sensibilité naturelle de Laura, et la générosité dont la nature l'a douée. Et, cependant, jusqu'à ce que, par un élan spontané, cette chère enfant m'eût ouvert son cœur, je ne m'étais pas doutée que cet attachement nouveau eût pu y jeter de si profondes racines. Je crus d'abord que le temps et quelques soins suffiraient pour l'effacer. Je crains, à présent, qu'il ne demeure en elle et ne la change à tout jamais.

En découvrant que j'avais commis une si lourde erreur de jugement, je me suis sentie disposée à ne plus compter sur moi ; je n'ai plus ni certitude ni résolution. En face des preuves les plus claires, j'hésite sur le compte de sir Percival. J'hésite de même sur tout ce que j'ai à dire à Laura. Ce matin même, la main sur le bouton de sa porte, je ne savais pas encore si je ferais bien de lui poser, ou non, les questions pour lesquelles j'étais venue.

Lorsque j'entraî dans sa chambre, ma sœur y marchait à grands pas avec une

allure impatiente. Elle paraissait surexcitée et nerveuse ; venant au-devant de moi, elle ne me laissa pas le temps de prendre la parole.

— J'avais besoin de vous, me dit-elle. Venez vous asseoir avec moi sur le sofa !... Marian, je ne puis plus longtemps supporter tout ceci ; — je dois, je veux en finir !

Ses joues étaient trop animées, ses gestes trop énergiques, sa voix trop assurée. Ce petit cahier d'exquisses qui lui vient d'Hartright, — ce fatal volume sur lequel, quand elle est seule, elle se complait à rêver, — il était dans une de ses mains. Je commençai par le lui enlever, avec une fermeté mêlée de douceur, et par le déposer sur une table, hors de sa vue.

— Conte-moi tranquillement, chère petite, ce que vous entendez faire, lui dis-je alors. M. Gilmore vous a-t-il donné quelque bon conseil ?

Elle secoua la tête. — Non, dit-elle, pas sur le sujet qui me préoccupe. Il a été très-affectueux et très-bon pour moi, Marian, — et j'ai honte de dire que je l'ai affligé par mes pleurs. Je suis d'une faiblesse misérable ; je n'ai plus la direction de moi-même. Dans mon intérêt, dans l'intérêt de tous, il faut que j'aie le courage d'en finir.

— Voulez-vous dire le courage de réclamer votre liberté ? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle simplement. Le courage, ma chère, de dire toute la vérité !

Elle jeta ses bras autour de mon cou, et posa sa tête sur ma poitrine. Au mur qui lui faisait face, était accroché le portrait de son père, peint en miniature. M'inclinant vers elle, je m'aperçus qu'elle ne le perdait pas de vue.

— Je ne pourrais jamais demander à être délogée continua-t-elle. Quelle que